

468
COLLECTION " LEUR MÉNAGE "

Hervé de PESLOUAN

MESDAMES

DUMAS

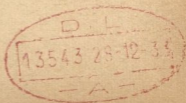
PÈRE



ÉDITIONS DES PORTIQUES

MESDAMES
DUMAS
PÈRE

88 Lⁿ 27
64946



DU MEME AUTEUR

La Russe et son Pantin (Editions Lemerre).

L'Enigme de l'Elysée (La Renaissance du Livre).

L'Etrange Menace du Professeur Louchkoff (Editions Hachette — Prix Jules Verne 1931).

Eve Sernin Détective (Editions Hachette).

Milliardaire Malgré Lui (Editions Hachette). (En collaboration avec Donatien).

THÉÂTRE :

Ames d'Aveugles (Editions Billaudet).

A PARAÎTRE :

Léla Buita (La Renaissance du Livre).

Qui a tué l'assassin ? (La Renaissance du Livre).

Hervé de PESLOUAN



MESDAMES
DUMAS
PÈRE

*" Il passa sa vie, tantôt à aimer
plusieurs femmes comme une seule,
tantôt à aimer une seule femme
comme plusieurs.*

ROBERT DE FLERS

*Le Théâtre Romantique. Conférence
faite à l'Université des Annales le 26
Mars 1927, quelques jours avant sa mort.*



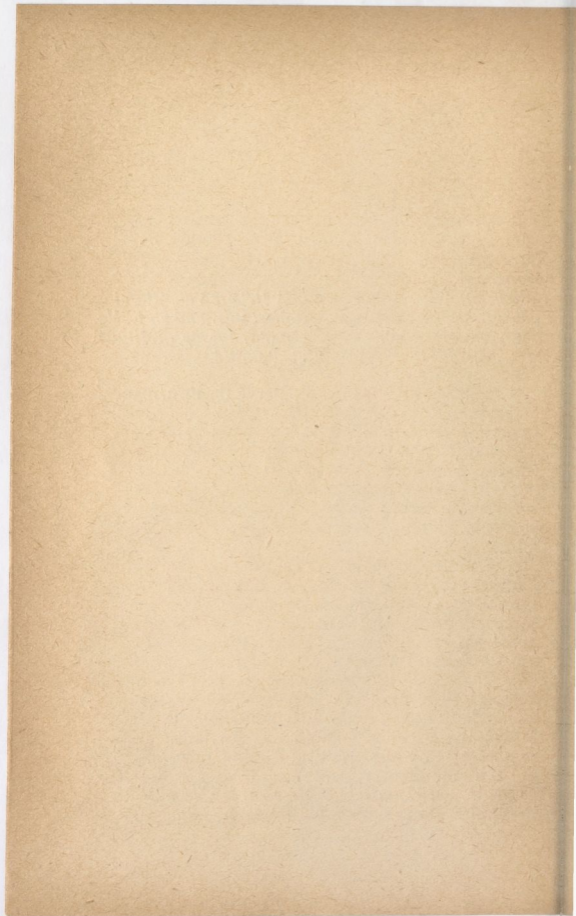
ÉDITIONS DES PORTIQUES
144, Avenue des Champs-Élysées
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT EXEMPLAIRES SUR VELIN
PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE
1 A 20 ET DIX-HUIT EXEMPLAIRES
SUR VELIN PUR FIL LAFUMA, NU-
MÉROTÉS DE I A XVIII (HORS
COMMERCE).

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.
Copyright by EDITIONS DES PORTIQUES, 1933.
PRINTED IN FRANCE.

*A Hélène Valantin et à
Robert Burnand en fidèle
témoignage de gratitude
et d'amitié.*

Hervé de PESLOUAN.



Il est impossible de composer un livre comme celui-ci, non seulement sans avoir recours aux ouvrages de ceux qui ont déjà étudié Alexandre Dumas père, mais encore aux souvenirs et aux anecdotes de ceux qui l'on connu et aimé. C'est pourquoi l'auteur voudrait ici témoigner sa reconnaissance à tous ceux qui mériteraient plus que lui d'inscrire leur nom à la première page de cet ouvrage.

Il faudrait tout d'abord dire de dévouement et la constance avec lesquels M. et Mme Richard Desanges, ont dépouillé les innombrables documents ayant trait à Alexandre Dumas père. Leurs travaux personnels et leur éloignement les ont empêchés de collaborer à la rédaction même du volume. Du moins qu'ils trouvent ici les remerciements les plus sincères de l'auteur pour leur collaboration.

Il faudrait dire ensuite, l'accueil rencontré par l'auteur auprès des nombreuses personnalités qui l'ont reçu et aidé de leur documentation personnelle. Parmi eux il faut citer : M. Bernier, conférencier et ami du Vieux Saint-Germain, où Alexandre Dumas résida longtemps ; M. le Conservateur de la bibliothèque de Marseille, où Dumas résida plusieurs fois avant de s'embarquer pour l'Italie ; M. Crozet, bibliothécaire à la Nationale ; M. du Chaffault, qui fut, ainsi que son père, l'un des amis d'Alexandre Dumas ; M. Davaud, conservateur du musée de Saint-Germain ; M. Doublet, professeur à Nice ; Mme Alexandre Dumas fils ; M. Eynaudi, bibliothé-

caire de la ville de Nice ; M. Fossé d'Arcosse, vice-président de la société des amis de Dumas père, à Villers-Cotterets ; M. Laille, conservateur du musée Dumas, à Villers-Cotterets ; M. Legrand-Dallix, journaliste à Saint-Germain ; M. Lucas-Dubreton, l'auteur d'une vie d'Alexandre Dumas père ; M. Nadar, photographe à Paris - et fils de l'ami et ami lui-même d'Alexandre Dumas père ; M. Gaston Picard, journaliste à Paris ; M. Rastier, journaliste à Nice ; M. Roux, ami du Vieux-Saint-Germain ; M. Roger Sorg, bibliothécaire à l'Arsenal ; M. Alphonse Séché, homme de lettres à Paris ; M. le général Tissier, à Nice...

Que tous, trouvant ici un hommage de fervente gratitude pour leur collaboration anonyme, reçoivent ce livre comme le leur et confirment le secret espoir qu'a l'auteur de ne pas être désavoué par eux.

Hervé de PESLOUAN.

CHAPITRE PREMIER

*Vive Henry IV, vive ce roi vaillant,
Ce diable à quatre a le triple talent,
De boire et de battre et d'être un vert galant...*
Paroles de Collé. Musique ancienne.

LA COLOMBE

Le sort en est jeté. Au cours de sa séance du 1^{er} août 1789, MM. les officiers du baillage de la police, MM. les membres de la municipalité de Villers-Cotterets et les notables ont adressé à M. le comte de Barbanson une requête en vue d'obtenir la réunion de vingt à vingt-cinq dragons à la milice bourgeoise pour calmer l'effervescence des esprits cotteréziens.

Et, tout chaud, le 11 de ce même mois, le Roy, prenant en considération la lettre que vient de lui transmettre M. de Saint-Priest, ordonne qu'un détachement des Dragons de la Royne soit envoyé à Villers-Cotterets et Antilly pour veiller au maintien de la sûreté et tranquillité des citoyens.

Ainsi, ce jourd'hui, maître Labouret, Major de la milice bourgeoise, les attend de pied ferme, ses troupes autour de lui. C'est un vaillant homme que maître Labouret, et un malin. Sa femme, Marie-Joséphine, a du bien, et leur fille en aura plus encore, si cette maudite Révolution ne dure point trop.

Maître Claude Labouret n'était-il pas, en effet, avant son mariage, premier maître d'hôtel de S. A. Louis-Philippe d'Orléans. Quoi d'étonnant à ce qu'il ait tourné la tête de la fille au père Prevost, qui légua à son gendre cette hostellerie

de l'Escu de France où, voici quelques vingt ans, se consommèrent en grandes agapes les noces de l'officier de bouche du duc d'Orléans et de Marie-Joséphe.

Plantureux fut le repas de mariage et joyeux à souhait. Ce que l'on engloutit, trois jours durant, de poules aux riz, de hachis de dindes, lièvres et lapins farcis ensemble, de riz de veau, de pigeons à la crapaudine, de morilles, de sangliers rôtis, lardés de foie gras, flambés de graisse fines, arrosés de quarante bouteilles de vins de champagne et servis tout entiers avec leur hure, c'est folie que de vouloir le dire, mais les estomacs s'en souviennent qui ne tolérèrent par la suite que bouillons d'aloyaux et consommés de jambons arrosés de limonade. Certes bien des bonnets à la Grenade, à la Fanfan, au Vol d'Amour et aux Sentiments repliés franchirent les ailes des moulins et des mains s'égarèrent sous les jupes à l'Emue, à l'Ebaubie, à la Galante, à la Fugitive.

Et jusqu'à l'aube de cette année 1789, maître Claude Labouret n'a cessé d'amasser, de thésauriser, d'agrandir son domaine, achetant la maison voisine car l'hostellerye se révèle trop petite, depuis qu'y descendent tous les personnages de marque et leur suite s'ils ne peuvent trouver asile au château de Son Altesse.

Car il a une fille, cette Marie-Louise-Elisabeth qui entre dans sa vingtième année et qu'on surnomme « La colombe » de l'Escu de France. Elle est là, non loin, en ce 15 août radieux, fête de Sainte-Marie, entourée de ses compagnes, à l'angle de la place du château.

— Les voilà... les voilà! crie-t-on.

Ils arrivent, en effet, mais déjà les précède l'air célèbre qu'ils ont illustré en plus d'une bataille, et que composa pour leur corps François

de Neufchâteau, président du présidial de Mirecourt, lors de la naissance du Dauphin Louis, voici onze ans :

*Courage, Messieurs de la Reyne,
 Vous vous signalez aujourd'hui.
 Pour votre auguste souveraine
 Du ciel vous implorez l'appui!
 Un colonel semblable
 Vaut bien que l'on se mette en frais,
 Puisqu'à nos yeux tout le rend adorable ;
 Son rang, son sexe et ses attraits...*

Ils sont bien beaux cavaliers et de fière mine sur leurs alezans, le poing sur la hanche, en bottes molles, culottes de peau, revers et parements écarlates, l'habit et le surtout en drap vert vert foncé et ce casque à la Schomberg, fourrés de peau de chien marin avec cimier et rosette de cuivre jaune outre une crinière noire. Sous leurs selles, les housses et chaperons sont de drap rouge, bordé d'un galon à la livrée de la Reyne. Le ceinturon est de buffle blanc, à la hongroise, la houppe est de laine rouge, et leurs armes sont le sabre, le fusil à baïonnette et le pistolet à gauche. Comment avec des troupes si martiales, les Cotteréziens ne seraient-ils pas bien défendus ?

M. le comte de Termont descend de cheval. Près de lui un géant, brun de peau et noir de poil, les cheveux crespelés, tient droit et haut le guidon du détachement, de soie rouge, le soleil brodé d'un côté et les armes de la Reyne de l'autre, semé de fleurs de lys, le tout frangé d'or et d'argent.

Ah ! le beau cavalier que c'est là ! Et tandis qu'autour du chef du détachement s'empressent le bailli de Bois-Massot du Rouil, en habit à la française, le procureur du Roy, Guillot, en frac à collet retroussé, le maître de poste Quenoble,

à la veste blanche chamarrée d'indienne, le syndic Lalitte, coiffé d'un petit jockey rond qui lui donne l'air d'un pantin et le lieutenant général Lemaire, en habit vert-pomme et jaune clair ; tandis que maître Labouret tonitruait en fronçant les sourcils : « Prenez vos rangs et files ; demi-tour à droit ; remettez-vous... » ; tandis que les commères et les bourgeois arrivent des quatre coins du bourg, les Marsaux, les Guillet, les Michel, les Guillot de Ploisy se disputent qui d'entre eux aura l'honneur de loger un membre de la petite troupe, pendant ce temps, Marie-Louise-Elisabeth Labouret en robe « conviction » ornée de « plaintes indiscretes », avec un point de milieu « doux sourire », une veste à la marinière, un bonnet teinte « caca dauphin », des souliers puce et des mitaines d' « agitation momentanée », se précipite vers le soldat de couleur, qui, du haut de ses six pieds, regarde cette petite fille frisée en « sentiments soutenus » et bien près de se pâmer de le trouver si beau.

Tous les cœurs de sauter et langues de bati-foler à l'envi, pendant que les troupes reprennent le chemin de leur quartier, que la milice se disjoint pour prendre part à la fête, que les petites filles trottaient alentour des vaillants cavaliers et que maître Labouret, du droit de son autorité, de son titre et de sa renommée ou du moins de celle de son établissement, entraîne le porteguidon, qui le dépasse de la tête, vers son auberge, sise place du Marché, vis-à-vis le puits.

Il sait bien ce qu'il fait le digne « officier de bouche ». En ces temps de troubles, un soldat de cette taille imposera silence aux mutins et aux meneurs qui voudraient dévaster les biens de l'Escu de France. Et puis Marie-Louise a, d'un clin d'œil, désigné à son père l'hôte qu'elle avait choisi.

Déjà maman Labouret se précipite pour le recevoir. Pour lui rien de trop beau, rien de trop riche, rien de trop neuf. Pour le nouveau venu, la grande chambre au lit de pèlerin où six voyageurs coucheraient à l'aise. Pour lui les couvertures en soie et la vaisselle d'argent. Pour lui la meilleure place à la cuisine, au foyer toujours flambant, aux murs fournis d'ustensiles de cuivre, d'étain et de vaisselles à fleurs.

Et pendant qu'il s'allonge, le gaillard, tout satisfait d'être si bien traité ; pendant qu'il broie, tord et avale poulets de grain, pain blanc et fromages ; pendant qu'il entonne brocs de vins de pays et setiers de bière ; pendant qu'au dehors le bourg resplendit au soleil ; pendant que montent vers le ciel les derniers couplets de la chanson fredonnée par les dragons :

*Que les détails de cette fête
Sont charmants pour de bons Français.
Un aimable objet fait la quête.
Ah, je lui réponds du succès.
Tous les cœurs, sur ses traces,
Grossiront la quête à leur tour.
Il fallait bien qu'à la fête des Grâces,
Le frère quêteur fut l'Amour...*

Marie-Louise Labouret rougit en déposant son manteau de dentelles blondes sur une chaise. Cette chanson répond si bien à ses sentiments secrets. Et vite, vite, elle prend une feuille de papier, trempe la plume neuve dans l'écritoire de plomb, puis, comme elle n'a pas de secrets pour sa meilleure amie, Julie Fortin, qui n'a pu se trouver là en ce jour radieux, elle lui raconte bien vite, le trouble de son esprit, la joie de son âme, les rêves de son imagination :

« Ma chère Julie, les dragons que l'on atten-

« dait sont arrivés ce midi de 15 août 1789. On
« devait les loger au château et à la Vennerie,
« comme Monseigneur en avait donné l'ordre,
« mais il n'y aura que les chevaux et plus tard
« les hommes, car, pour l'instant, ils sont reçus
« de bonne volonté chez l'un et chez l'autre.
« Mon père a jeté son dévolu sur un homme de
« couleur qui est du détachement. Il est très
« gentil. On dit qu'il serait le fils d'un grand
« seigneur de Saint-Domingue ou des environs.
« Il est aussi grand que notre cousin Prevost,
« mais de plus belles manières. Tu vois, ma chère
« Julie, que c'est un beau garçon... Il se nom-
« me... Alexandre Dumas. »

La colombe est prise... bien prise.

LE GENTILHOMME DE LA MONTAGNE

La Mairie de Villers-Cotterets est ornée de branches dorés en ce 28 novembre 1792. La salle des mariages est illuminée de bougies car huit heures du soir vont sonner. Maître Labouret s'empresse. Alexandre-Auguste-Nicolas Longpré, officier d'état civil, encadré de ses deux adjoints, monte s'asseoir derrière la table où reposent les registres.

Voici Marie-Joséphe Labouret en robe ronde parée, ornée par le bas de sujets peints à la main que des artistes de Paris ont composée exprès pour elle. Elle a fort grand air. Voici Jean-Michel Deviolaine, cousin des Labouret, en pantalon rayé aux trois couleurs, retenu par cette nouveauté qui fait sensation et qu'on nomme des « bretelles ». Voici le lieutenant de Béze, du septième hussards, en pelisse et dolmans verts, culotte et parements garance. Voici le lieutenant-colonel Espagne, en shako noir, sabretache écarlate et

portemanteau vert. Voici la marquise Antoine-Davy-Dumas de la Pailleterie, (née Retou... tout court) une redingote et jupe à la musulmane avec un gilet à la mirza.

Quand Marie-Louise Labouret le disait que le beau dragon de 1789 était le fils d'un grand seigneur, c'était vrai. Cette vieille dame sur le retour est sa belle-mère, la femme de son père, l'ancien commissaire d'artillerie et le colon de Saint-Domingue. Evidemment cela ne dit pas grand'chose à Marie-Louise, car, sur la carte tracée par le sieur Robert de Vaugondy, dans sa géographie de l'école, l'île n'est qu'un tout petit point, quelque part, aux bords de l'Amérique. Mais elle en a lu et relu la description, page 516, et dans sa tête folle chantent ces mots exotiques : « Hispaniola, le petit Goave, le grand Goave, Léogane... »

Evidemment sa maman était une femme de couleur, peut-être même une petite esclave, mais son nom même, Cézette Dumas, n'est-il pas toute la clarté de ce beau pays où son fiancé est né.

Depuis si longtemps qu'elle l'attend ce fiancé, Marie-Louise Labouret. Quatre ans bientôt. Ils se sont promis l'un à l'autre en décembre 1789, quatre mois après l'arrivée du détachement de hussards, comme ce dernier allait rejoindre son corps. En vain la jeune fille a compté les jours. En vain le père Labouret écrivait à ses amis : « Marie-Louise est fiancée depuis la Saint-Nicolas et il me tarde de voir se réaliser ce mariage... » En vain le bon géant avait-il acquis le 16 février 1792, avant de partir au Tyrol, le galon de laine qu'il voulait mettre dans la corbeille. En vain fut-il nommé maréchal des logis par Dumouriez, pour avoir fait treize prisonniers d'un seul coup. En vain a-t-il gagné son galon de sous-lieutenant, puis celui de lieutenant, par sa

bravoure. Sa gloire ne lui apporte pas la « permission » tant attendue et dans sa giberne s'accumulent les lettres qui l'implorent, qui le supplient, qui l'admonestent.

Enfin, il est là, ce soir, en uniforme de colonel, du septième régiment de hussards, ancien régiment de la cavalerie américaine, mais portant encore la pelisse de neige, la culotte et le dolman bleu céleste à parements blancs, qui fut la livrée du ci-devant duc de Lauzun.

Il est là et elle l'aime. Elle ne regarde que lui. Peu lui importe qu'il soit colonel, ce dont papa Labouret tire tant d'orgueil pour se consoler que les « pratiques » se fassent rares en l'hostellerye de l'Éscu. Peu importent les larmes, les soucis, les angoisses, les chagrins. Peu importent les longues soirées d'hiver à l'attendre.

Il est là, le guerrier merveilleux, si beau, si bon, si simple. Il est là, l'hercule qui soulève entre ses cuisses son cheval de bataille, quand il s'accroche des deux mains à la maîtresse poutre de l'écurie. Il est là, le héros qui porte quatre fusils à bras tendus, les canons enfilés dans ses doigts. Qu'importe qu'il ait été déshérité par son père, un vieux fou qui a épousé sa femme de charge à soixante-quatorze ans. A leur âge, les jeunes gens vivent d'amour, d'illusions et de bonheur.

Il est là, couvrant Marie-Louise de son ombre. C'est d'une voix de basse taille qu'il déclare marcher sur trente et un ans, servir aux armées de la Nation, et prendre pour épouse l'enfant blonde qui rougit près de lui.

Les applaudissements éclatent. Le colonel serre des mains. Un soldat approche, tend un pli fermé. Le 15 décembre prochain, il faut que le nouveau marié rejoigne son régiment à Lille. Déjà!...

LES BLANCS ET LES BLEUS

Le général Dumas parcourt l'Europe du Nord au Sud, de l'Ouest à l'Est, hier en Hollande, demain à Bayonne, toujours souriant, pas méchant, content de vivre, se souciant peu des roquets qui aboient à ses bottes et qui le surnomment « M. de l'Humanité » parce qu'il ne prend aucun plaisir aux exécutions capitales.

Brave homme et brave soldat, depuis neuf ans il est sur la brèche, en Vendée, aux Alpes, à l'armée de la Sambre, à Rennes, dans le Hainaut, sur le Rhin, prenant tout juste le temps entre deux foulées d'embrasser sa femme et sa première fille, née le 10 septembre 1793. Une fille — quand la France a besoin de garçons — qui pousse mignonne et joyeuse, et qu'on a baptisée Marie-Aimée. Déjà il lui faut repartir, lancé aux Pyrénées, comme un volant sur « la raquette guerrière de la nation ». Enfin fatigué de ces allées et venues, il donne sa démission en 1795, revient s'installer à Villers-Cotterets, repart à la fin de l'année sur l'ordre de la Convention qui l'appelle pour la défendre, arrive trop tard, se voit supplanté par un jeune général qui s'appelle Bonaparte et passe dans l'armée du Rhin et Moselle, puis commande la place de Landau, dans le Palatinat. En 1796, un nouveau congé d'un mois lui permet d'aller embrasser la seconde fillette à laquelle sa femme vient de donner le jour et qui ne vivra pas.

Le 6 Germinal, au pont de Brixen, il sauve l'armée de Masséna, est nommé gouverneur du Trévisan, et Bonaparte le présente au Directoire exécutif, comme l'Horatius Coclès du Tyrol. C'est à Rovigo qu'il apprend la mort de sa dernière née, rappelée par le Bon Dieu, le 13 février 1797.

Enfin, après le traité de Campo-Formio, en octobre, il obtient une nouvelle permission et rentre à Villers-Cotterets pour cinq mois de repos bien gagné.

Mais d'autres soucis l'occupent. Les affaires de papa Labouret sont de plus en plus difficiles, le jeune ménage n'a pour vivre que la maigre solde du général, et les chalands ont déserté l'hostellerie de l'Escu de France, que le propriétaire a finalement loué à un nommé Le Roy-Petel, puis vendu par le ministère de maître Choisy, en même temps que cinq ou six chevaux des écuries de son gendre. Mais tout cela ne faisait pas une grosse somme, à peine quatre mille francs, et il fallait subsister.

Déjà, le 4 mai 1798, le général Dumas doit s'embarquer à Toulon pour l'Égypte avec le titre de commandant de la cavalerie d'Orient. Il arrive au Caire pour étouffer la révolte, se voit écarté par le général en chef Bonaparte, devient neurasthénique et rentre en France le 7 mars 1799 en compagnie de quelques autres Français mis à l'index par le futur Napoléon.

Mais leur bâtiment fait eau, ils doivent relâcher en Calabre et comme la France est en guerre avec le royaume de Naples, ils sont jetés dans les prisons de Tarente pour une captivité de vingt-cinq mois aussi cruelle qu'odieuse.

Ce n'est que le 5 avril 1801 qu'il sera échangé contre le général autrichien Mack et pourra se rendre à Ancône pour arriver à Villers-Cotterets le 1^{er} mai, trois ans après en être parti pour la dernière fois.

Pendant ce temps Marie-Louise, désespérée par la mort de sa seconde fille, s'est repliée sur elle-même et pleure en secret quand elle lit les lettres de l'époux séchées avec de la poudre à canon ou le sable souillé des cachots.

Aussi, quand il descend en chancelant d'une chaise de poste, ce soir, à l'entrée de la ville, sa femme s'est-elle précipitée dans ses bras, tandis qu'à sa sabretache, Marie-Aimée, la première née, qui allait sur ses huit ans, s'accrochait en bégayant :

— Papa! Mon papa...

Le repos. Il l'a ce repos tant attendu, tant espéré, tant désiré, jamais acquis. Quel métier ! Lui qui a reçu cinq blessures au cours de ses campagnes, sans s'en apercevoir, commence de sentir l'âge, la fatigue, le destin contraire, après l'isolement, la prison, les mauvais traitements et l'inaction. Et puis il va falloir vivre, obtenir ses titres de pension, lutter contre la maladie infiltrée dans son corps, s'habituer au bonheur reconquis, à la paix, à la joie, à l'amour. Et ce n'est pas le plus facile.

CAUSERIE CULINAIRE

Mais maintenant il va mieux, depuis quatorze mois qu'il est rentré au bercail. Brave général ! Il dort bien, mange son content, est heureux de vivre. Et Marie-Louise sourit, car elle espère, elle aussi, peut-être... Il ne faut pas le dire encore, bien sûr, mais pourtant ça y est ! Bientôt, demain peut-être, le héros sera père une troisième fois.

Pourvu que ce soit un garçon, puisqu'il veut un garçon cet homme. C'est son droit. Un garçon qui connaîtra de nouvelles victoires, de nouvelles chevauchées, l'ivresse de la bataille. Seul le grand-père Labouret hoche la tête : « Pour ce que cela lui a réussi au « héros... » Si c'est un garçon, on en fera un aubergiste et il se rôtira aussi bien au feu de la léchefrite qu'à celui des bisciaëns. Avec moins de danger et plus de profit.

D'ailleurs il aura de qui tenir. On mangeait bien, autrefois, à l'Escu de France.

Aussi ce soir — 4 thermidor An X — pendant le souper, un bon souper, ma foi, cuisiné par la grand'mère Labouret, un souper fin auquel Marie-Louise n'a pourtant pas pris part, en repoussant sur le coin de son assiette le pigeon en tortue, le beau-père à pris son gendre par le bras et l'a questionné :

— Savez-vous comment se fait le pigeon en tortue, général? — Il l'appelle toujours par son grade ce grand escogriffe de gendre. Ça le flatte comme tous les militaires et cela flatte aussi le grand-père Labouret qui se rappelle le temps où il était major de la milice bourgeoise. — « Vous ne savez pas, Général? Ah, ces guerriers. Ils sont tous les mêmes. Madame Labouret, vous me reprendrez si je me trompe. Ecoutez donc : Ayez des concombres courts et gros. Epluchez-les et les videz. Parez-les et faites-les blanchir un instant. Procurez-vous ensuite autant de pigeons que de concombres. Prenez-les fort petits et échaudez-les. Laissez le cou, la tête, les ailes et les pattes, dont vous éplucherez seulement le bout, après avoir coupé le bec. Ayez autant de morceaux de rouelle de veau que de concombres. Faites-les mariner dans de fines herbes. Ensuite vous faites quatre trous aux concombres et vous mettez les pigeons dedans avec un peu de farce. Il faut que la tête sorte d'environ un pouce, avec les ailes et les pattes qui doivent sortir de chaque côté par les trous que vous aurez faits. Posez vos concombres sur chaque fricandeau qui doit être de la même longueur et de la même largeur que le dessous d'une tortue. Faites-les cuire sur une barde de lard, au fond d'une casserolle. Assaisonnez à l'ordinaire. Recouvrez avec des bardes de lard et de veau. Etant cuits vous les égouttez

et les essuyez parce que le concombre rend toujours de l'eau. Mettez une sauce à l'espagnole de bonne consistance et... Mais qu'est-ce que tu as petite?

Marie-Louise vient de se lever tout à fait. Vivement le général repousse sa chaise. Une forte odeur de lys, de résédas, de pois de senteur embaume la chambre par la fenêtre ouverte. Grand-maman Labouret a déjà tendu les bras. Tout de suite elle comprend. N'est-ce pas elle qui a déjà reçu, dans son tablier de futaine, Marie-Aimée, la première née, et Louise, la seconde, que Dieu a repris !

Marie-Aimée a un peu peur. Depuis longtemps elle l'espère ce petit frère. Ce n'est pas gai de jouer toute seule. Tout de même elle ne croyait pas que ce fut si terrible que cela. Les choux pommés, au fond du jardin, n'étaient pas encore ouverts ce matin. Grand-papa se précipite. Vite le lit, la bassinoire, de l'eau chaude. Il ouvre la porte de la chambre à feu, celle qui donne sur le jardin, au midi. Marie-Louise glisse sur le parquet bien ciré et s'allonge sur la méridienne. Le général lui serre les mains :

— Courage, sacrebleu!... « Mal d'enfant, mal joli — Quand il est passé, on en rit »...

Marie-Louise se mord les lèvres et le général se souvient que là-bas, dans les Pyrénées, il fermait les croisées et tirait les rideaux, quand arrivait devant ses fenêtres la charrette des condamnés qu'on menait à la guillotine.

Marie-Aimée est restée dans le salon et pignoché dans les assiettes, dressée sur la pointe des pieds. Dehors les oiseaux pépient et se gorgent à leur tour de groseilles et de framboises. Personne ne les dérange les uns et les autres. On a bien autre chose à quoi s'occuper.

— Madame Petitfie? Madame Petitfie?

La marchande d'échaudés bine ses pommes de terre, dans son jardin, à gauche, et lève la tête. Maman Labouret est toute décoiffée, son bonnet de travers. Elle se penche à l'appui de la fenêtre et explique :

— Si vous vouliez courir, d'un saut, chez la mère Crescence, la sage-femme! Oui, c'est pressé! Je crois que le moment est venu. Merci, et à charge de revanche...

La mère Petitfie ne se revanchera pas de sitôt. Il y a longtemps que son époux, feu Dumaine, lui a fait passer le goût de cette plaisanterie. Mais elle court tout de même, non sans jeter aux échos de la rue, qui sommeille dans le crépuscule radieux :

— Vous savez, la Marie-Louise aux Labouret? Eh bien, ça y est? Pauvre petit cœur. Ah, le général est content!

Papa Labouret se hisse sur l'arête du mur à droite et appelle l'autre voisin :

— Dites-moi, mon père Viton? Ça ne vous ennuierait pas de trotter chez le docteur Lécoss-? Ma fille est en douleurs. Ce que c'est que de nous pourtant. En mangeant une aile de pigeon, croyez-vous? Je vous revaudrai ça.

M. Viton laisse le trou dans lequel il va enfouir une salade à repiquer et s'élançe en sabots, tête nue. On l'interpelle, mais il n'écoute rien que son devoir. C'est pour le général qu'il « trotte » et un soldat ne connaît que sa consigne.

Marie-Aimée est couchée en un tournemain, à peine débarbouillée, avec deux grandes moustaches de sauce aux lèvres. Mme Labouret a déjà fermé la porte. Eh bien? Et la prière? La petite fille s'agenouille sur son lit :

— Mon Dieu, protégez mon papa, ma maman et mes vieux aussi... Il y a encore mon... ou ma... enfin celui qui va venir... Et faites que je sois toujours une petite fille bien sage.

Elle ferme les yeux. Les derniers rais du soleil jouent sur les solives du grenier, avant de se perdre dans les halliers de la forêt de Retz. Toute la maison s'agite. Le chien aboie aux passants et frotte sa chaîne aux flancs de l'écuelle où se trouve sa pâtée. Quel remue-ménage. Pépé Labouret enfourne du « brigot » de hêtre dans le « poil » placé à l'entrée du vestibule. Mémé secoue ses casseroles et ses bouillottes sur le fourneau. Le général prodigue ses consolations superflues. Un appel jaillit, des portes claquent. Marie-Aimée se rencoigne sous ses couvertures. Est-ce que le cadeau que papa a promis à maman est déjà arrivé? Alors, ce cri, c'est peut-être un cri de joie? Et Marie-Aimée s'endort. Un petit enfant va ouvrir les yeux.

UNE AME A NAITRE

Tout rayonne dans la rue de Lormet en ce joli jour du 24 juillet 1802. Les oiseaux chantent dans le boqueteau proche d'où la rue tire son nom et la belle plaque peinte par le citoyen Dumaine, chargé de refaire les tableaux indiquant les rues de la commune, flamboie au soleil.

Il y a du monde dehors, encore qu'il soit de bonne heure ; à peine six heures du matin. Mais toute la nuit on a attendu l'événement. Les badauds sortent de l'impasse de la Herse, de l'hôtellerie des Bons-Enfants, de l'auberge de la Croix-Blanche et du Bouchon de la Providence. N'y a-t-il pas même jusqu'aux femmes du monde, « filles folles de leur corps », hebergées à la Clitandre, qui ne mettent leur museau enfariné à la fenêtre et ne se poussent du coude en se donnant de grandes tapes dans le dos. Enfin Barthélémy Moulinier, lieutenant de la Maréchaussée Cotterézienne, a beau faire de grands gestes et

porter la main à son sabre, nul n'en a cure et tous de rire à qui mieux mieux, largement, sans souci.

Tout Villers-Cotterets est là, ou presque. De groupe en groupe on se chuchote des noms. D'abord celui de M. Mussart, le maire, qui arbore son écharpe à gros glands dorés, et puis les citoyens Edart, Parisis, Devaux, Leclère, Le Roy-Petel le nouveau locataire de l'auberge de l'Escu, et bien d'autres, car chacun, à tout prendre, avait peu au prou le droit d'être là, aux abords de cette maison — louée par maître Labouret, après la vente de son hostellerye, moyennant un bail annuel de trois cent francs, payable le 16 Germinal de chaque année, au citoyen Bernard Dutoya, demeurant actuellement à Paris, rue Neuve-des-Capucines, — puisque c'était grâce à eux, comme au reste de la municipalité, que le splendide dragon de la Reyne était venu faire quartier à Villers-Cotterets treize ans plus tôt.

Ces souvenirs, déjà lointains, courent la rue de haut en bas. Par moments quelqu'un tâche de jeter un coup d'œil au dessus de la porte cochère. C'est long d'attendre. Le nouveau venu devrait être là. Et les papotages vont leur train, des récits fantaisistes filtrent. Derrière les persiennes closes on voit des ombres passer, la porte du perron s'ouvre, puis se referme. Un murmure déçu s'entend. Des gamins passent en riant. Six heures sonnent. Alors? Oui? Non? C'est pour demain?

En attendant on commente les nouvelles. Des détails du traité entre la France et la Turquie sont publiés. Le dimanche et les quatre grandes fêtes sont rétablies. Ce n'est pas trop tôt. Il paraît que le mariage de Louis de Bonaparte avec Hortense de Beauharnais n'est pas des plus heureux. On parle aussi beaucoup d'un sieur de Châteaubriand

et de la fille de M. Necker, celle qui épousa l'ambassadeur de Suède. On assure qu'elle écrit des livres. Les émigrés vont rentrer en France. On raconte, mais ce n'est pas certain, que le Premier Consul sera nommé à vie. Et les autres, alors? Et la Légion d'Honneur? Est-ce que le général ne devrait pas avoir la croix? On la lui donnera certainement. Un si brave homme, pensez donc. Il faut le temps. Paris ne s'est pas fait en un jour.

— Enfin, la porte s'est ouverte. Ne poussez donc pas comme cela. Veux-tu te tenir tranquille? Dites-donc, vous, bas les pattes, où je le dirai à votre dame. Quoi? Qu'est-ce qu'il dit? Ah, voilà le général!

Il est très ému le général Dumas. Il a maigri et flotte dans son uniforme trop large. Mais il a la même flamme dans les yeux, le même sourire, la même moustache de palikare, la même façon d'ouvrir les bras, comme s'il voulait serrer tous ces gens sur son cœur.

Il étend la main, réclame le silence. Les notables s'arrêtent autour de l'escalier à double évolution, tandis que les badauds se pressent dans la petite cour, contre les écuries vides, contre les latrines, contre la niche du chien qui, apeuré, s'est enfoncé dans la paille où il gronde hargneusement.

— Un garçon! C'est un garçon! Il s'appelle Alexandre...

Le général se tourne à demi, étend la main, rouvre la porte et une belle fille rablée, trapue, solide, aux joues vermillonnées, fait son apparition, tenant le poupon sur son bras.

C'est un gros bébé, brun de peau, noir de poil, frisotté à plaisir, l'air content de vivre, de peser neuf livres et d'avoir dix-huit pouces de long. Cè sera un géant, comme son père, car voilà une

:: :: Imprimé pour les :: ::
ÉDITIONS des PORTIQUES
sur les presses de l'imprimerie
:: HENRY MAILLET ::
3 et 3^{bis}, rue de Chatillon, Paris

7226

8-33

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

